



SOCIÉTÉ

À Fleury-Mérogis, cet étonnant chœur de détenues

Porté pendant un an par un pénaliste, ce projet a donné lieu à un concert avec l'Orchestre philharmonique de Radio France.

PAULE GONZALÈS pgonzales@lefigaro.fr
ENVOYÉE SPÉCIALE À FLEURY-MÉROGIS (ESSONNE)

PRISONS Coupée du monde. Ce vendredi après-midi, alors que toute la France se préparait à une nouvelle déferlante de «gilets jaunes», la maison d'arrêt des femmes de Fleury-Mérogis, en Essonne, vivait un temps suspendu. Là, sous cette architecture faite de courbes recouvertes de peintures roses et vertes défraîchies, cinq détenues s'appêtent à se produire avec une quinzaine de musiciens de l'Orchestre philharmonique de Radio France, devant leurs camarades de détention.

Une quarantaine de spectatrices, sur les deux cents détenues, se pressent dans l'auditorium qui sert aussi de lieu de culte. Une salle ronde, aux fenêtres étroites qui donnent sur un paysage indistinct et brouillardé. «*C'est presque autant que pour les cultes*», souligne une jeune surveillante. Dans l'escalier tournant, elles montent par petits groupes : des Sud-Américaines et des «dames de l'Est» à la tresse interminable, ensemble. «*C'est que plus de la moitié est étrangère*», rappelle Aude Boyer, la directrice de la «MAF» (maison d'arrêt pour femmes) en faisant référence au phénomène des «mules», ces passeurs de drogue. Les détenues de nationalité française, elles, sont en ordre plus dispersé.

Dans la petite pièce servant de loge, la tension monte chez les chanteuses : elles

bourdonnent autour de la palette de maquillage apportée par la directrice artistique. Un accessoire prohibé en détention. «*Elles me demandent toujours des rendez-vous pour avoir droit au maquillage. Un non ne leur suffit pas. C'est l'occasion pour elles de parler infiniment, de tout. Avec les femmes détenues, tout est toujours plus long et plus lent qu'avec les hommes*», explique Aude Boyer.

Durant un an, celles qui le voulaient ont rencontré chaque semaine les musiciens de Radio France, venus tour à tour présenter leur instrument et les accom-

pagner. Tout ceci sous la houlette de la soprano Johanne Cassar qui a aidé les détenues à composer leur programme : deux morceaux de *Carmen* de Georges Bizet, *La Danse macabre* de Camille Saint-Saëns, *Orfeo-Negro* et *Summertime* de George Gershwin. «*Nous avons placé notre programme sous le signe d'Orphée, non pas celui qui s'oppose aux Dieux, mais celui qui pour accomplir son travail poétique se recentre sur lui-même et cherche à se maîtriser*», explique Johanne Cassar. Et qu'importe si la qualité des chants est toute relative, si parfois seul un timide fi-



Cinq détenues se sont produites avec les musiciens de Radio France dans les locaux de la maison d'arrêt des femmes de Fleury-Mérogis, dans l'Essonne. DISP



let de voix parvient à surnager au-dessus de la puissance instrumentale, pourtant en sourdine. « Nous sommes arrivés plein d'a priori sur la prison, raconte Jérémie Maillart, violoncelliste, mais les échanges ont été très directs, pleins de joie et d'émotion. Elles ont fait un magnifique travail. »

Un projet mené par le pénaliste Grégoire Etrillard et son association En chœur. Cette dernière s'est donnée comme mission, en accord avec la direction de la musique de Radio France et le pôle culturel de la Direction de l'administration pénitentiaire, d'installer des ateliers de musi-

« Les échanges ont été très directs, pleins de joie et d'émotion. Elles ont fait un magnifique travail »

JÉRÉMY MAILLART, VIOLONCELLISTE

que classique en maison d'arrêt. Grégoire Etrillard rappelle qu'en prison, « les activités sont rarement suivies par les détenues car les durées de détention étant courtes, toutes sont tendues vers leur prochaine sortie et ont du mal à s'investir dans un projet quelconque ». D'ailleurs, si l'atelier a tourné toute l'année avec 29 détenues, seules cinq se sont finalement produites vendredi dernier. « Il y a eu des libérations avant le concert. Notamment de Florence, qui était un pilier de l'atelier et qui a été libérée il y a quinze jours. Elle nous a bien proposé

de demander la prolongation de son incarcération jusqu'au concert, mais bien sûr il n'en était pas question », sourit l'avocat. Cette ferveur a peu à peu emporté la peur des moqueries, des brimades et des jalousies des autres détenues.

Nicole roule comiquement les yeux en entonnant la habanera, comme pour désamorcer les quolibets qui viendraient. Elle doute des paroles, malgré la partition ouverte sous ses yeux. Prévenue pour terrorisme, Julia*, elle, est en détention depuis 27 mois et toujours dans l'attente de la date de son procès. « Je sais que je vais prendre cher. La première année a été très dure, mais maintenant je fais en sorte de toujours être occupée », dit-elle. Âgée de 30 ans, elle est avide de tous les diplômes proposés en détention et rêve d'une licence en sociologie. Bien des textes lus par les musiciens, en guise d'intermèdes, ont été écrits par elle. Ils disent le laminoir qu'est la prison, et ce but unique d'en sortir. Dans le fond de la salle, les détenues opinent. Pour l'occasion, Julia porte un drapé rouge éclatant, ses longs cheveux tombent en cascade sur ses épaules. « Je sais que les autres [détenues pour terrorisme, NDLR] vont dire que je suis une traître, mais ça m'est égal. Je sais que c'est un immense privilège de rencontrer ces musiciens, une chance unique. » Et un moyen de s'évader que de faire vibrer cet instrument qui s'emporte et se pratique jusque dans le fond d'une triste cour de promenade: la voix. ■

* Le prénom a été modifié